

Stefan Lemny, *Les Cantemir. L'aventure européenne d'une famille princière au XVIII^e siècle*, Editions Complexe, Gap, 2009, 368 p.

La famille dont M. Lemny a entrepris de suivre le parcours partage son histoire en deux étapes : la première se déroule en Moldavie, en Pologne et à Constantinople tandis que la seconde en Russie, à Londres et à Paris. N'est-ce pas assez pour justifier la qualité d'« européenne » que son biographe lui donne? Car l'origine asiatique par laquelle elle se rattacherait à Tamerlan a mérité la moquerie de Voltaire.

Le véritable début, pour cette succession de trois générations prestigieuses, est formé par un soldat blanchi sous le harnais. Le village où il est né avait été pillé par les Tatars en 1624 et le nom qu'il porte garde le souvenir de cet événement, de sorte que cela confirme cette année comme date de naissance (j'ai démontré ailleurs que 1612 était inacceptable). Après avoir servi pendant dix-sept ans dans l'armée polonaise, de retour au pays, ce paysan illettré monte les échelons d'une carrière de boyard. Son quatrième mariage, dont seront issus ses deux fils qui vont régner, n'a eu lieu qu'en 1671 et la famille de l'épouse n'était pas de « marchands aisés », mais de moyenne noblesse. Des exploits militaires et sa fidélité éprouvée par les Turcs ont amené l'élévation de Constantin Cantemir au trône en 1685. Du règne qui suivra, jusqu'en 1693, Démétrius, le puîné des fils du prince, écrira une apologie qui est un véritable roman en latin.

Né en 1675 – car là aussi je dois défendre ma propre datation –, Démétrius n'avait que dix-huit ans lorsqu'il a été proclamé prince à la mort de son père, mais la Porte a nommé aussitôt un autre à sa place, ce qui l'a obligé à s'établir à Constantinople. Il connaissait déjà la capitale de l'Empire, parce qu'il y avait fait un bref séjour en 1690–1691. C'est là qu'il a vécu, de 1693 à 1710, une existence où se mêlèrent une activité intellectuelle intense et les intrigues qui devaient écarter les adversaires de son retour au trône. Des oeuvres philosophiques, littéraires et historiques ont été conçues alors, ainsi que certaines compositions musicales sur lesquelles on a récemment attiré l'attention. Polyglotte remarquable, Démétrius écrivait en grec et en latin, en roumain et en turc. Quand il dit qu'il « pouvait parler le langage du Coq » et ce coq était M. de Ferriol, l'ambassadeur de France à la Porte, doit-on entendre le français ou, plutôt, l'italien? Les intrigues lui ont gagné la confiance des vizirs et il est vraisemblable que, redevenu prince de Moldavie, il projetait d'unir pour lui-même et ses descendants les deux principautés roumaines. En 1711, quand la guerre éclata entre la Russie et l'Empire ottoman, notre Cantemir avait déjà préparé l'alliance qu'il conclut avec le tzar Pierre, alliance qu'il fera connaître par une proclamation en latin diffusée partout. Un mois plus tard, il est déjà vaincu et prend refuge en Russie, auprès de Pierre le Grand. Courtisan habile, il va participer à l'apothéose du tzar, en flattant le messianisme russe : non seulement il a comparé son patron à Justinien, mais il s'appuie sur la prophétie de Daniel pour déclarer que le nouvel empire sera l'aboutissement de l'histoire universelle. En même temps, les ouvrages écrits pendant les dernières années de sa vie ont une importance capitale : la *Descriptio Moldaviae*, la *Dacia vetus et nova*, dont il ne subsiste qu'une version incomplète en roumain, les mémoires qu'il rédige pour défendre la légitimité de sa dynastie ou pour conspuer ses rivaux ; tout cela tient au capital que forment ses souvenirs et son attachement à la patrie perdue. Il a remporté aussi de son passé un autre capital, l'expérience du monde ottoman. Il se remet à écrire en latin l'histoire de l'Empire des sultans et il fait traduire en russe et publier son exposé de la religion musulmane. C'est au milieu de ces travaux que la mort l'a enlevé en 1723, lorsqu'il était rentré de l'expédition au Caucase où il avait accompagné le tzar.

La seconde moitié du livre est consacrée à Antiochus (1709–1744), le fils cadet de Démétrius, né à Constantinople d'une mère Cantacuzène : il aura fixé son nom dans l'histoire diplomatique russe et, surtout, dans l'histoire des débuts de la littérature russe. Il avait étudié la philosophie et les mathématiques à la nouvelle Académie de Saint-Pétersbourg ; dès sa première jeunesse il a écrit de nombreuses oeuvres originales et traductions. De Londres, où il a été envoyé en 1732, et de Paris, à partir de 1738, quand il y est nommé ambassadeur, sa correspondance avec sa soeur Marie est une source précieuse pour connaître son caractère et son comportement. Les chapitres les plus denses et les plus originaux de ce volume concernent Antiochus, dont ils reconstituent les amitiés et les amours, les opinions politiques et les lectures. Sur ce dernier point, le catalogue publié pour la vente aux enchères de la bibliothèque du jeune ambassadeur fournit des renseignements hautement intéressants.

M. Lemny apporte de nouveaux éléments à la connaissance de la publication des oeuvres de Démétrius, à laquelle son fils a participé vigoureusement. Le lecteur lui sera reconnaissant d'avoir rassemblé aussi les échos de l'Histoire de l'Empire ottoman. Parmi ceux-ci, le scandale provoqué par Burke lui-même en citant Cantemir dans les débats du procès fait à Warren Hastings pour ses méfaits au Bengale! Et l'on retrouvera le passage où Victor Hugo, dans un livre que personne ne lit plus, *William Shakespeare*, fait éclater sa colère contre les flagorneurs du despotisme en choisissant pour exemple Cantemir.

Le principal mérite de cet ouvrage, il faut bien le dire, c'est de faire revivre ces grandes figures pour un public occidental qui n'y faisait guère attention, ce que la préface d'Emmanuel Le Roy Ladurie n'hésite pas à avouer. En outre, plusieurs détails que nous avons le plaisir de découvrir sont le résultat des recherches personnelles de l'auteur.

Andrei Pippidi

Penka DANOVA, *Bulgaria and Bulgarians in 14th-16th Century Italian Geographical Writings / La Bulgaria e i Bulgari nella letteratura geografica degli Italiani (secc.XIV-XVI)*, Paradigma, Sofia, 2010, 461 p.

This well-documented collection of medieval and Renaissance geographical information is published in Bulgarian, being addressed to the native reader, but it also has abstracts in English and Italian, which allow foreigners to consult it. Careful indexes include both sources and modern literature on the subject. The reproductions of a few maps can be found among the illustrations. Mrs. Danova's work has behind it the series of volumes that already translated into Bulgarian the narratives of various travelers (French, Austrians and Germans, Armenians etc.) who crossed the Bulgarian lands.

Bulgaria came late to be identified under this name. Humanists often exploited the text of Ptolemy, without caring to modernize its terms; therefore we find "Mysia" or "Moesia" instead of Bulgaria and Serbia. Bulgaria as a "regnum" appeared in 1308 in that marvelous Description of Oriental Europe probably written by a French Dominican. When, slightly later, the Florentine chronicler Giovanni Villani wrote about "Bracchia" in the neighbourhood of Bulgaria, we cannot believe it might be Thracia, in spite of the compelling authority of Besevliev and Gjuzev: it should be *Blacchia*, that is Wallachia.

Another illusion is, when commenting the verses of Jacopone da Todi, to think that the poet placed "Dacia" near Ireland: it is, of course, Denmark. "The infertile land of Dacia" was mentioned by G.M.Tolosani da *Colle*, after Fazio degli Uberti, in the 14th century, had recorded the Dacians as a cruel and savage people. The somewhat sketchy survey of several Italian writers is nevertheless extremely useful: for instance, Francesco Berlinghieri, who must have been taught Greek by John Argyropoulos, published in 1482 a geography where he showed his knowledge of the Lower Danube region ("*Questo paese ha molte volte straccho / l'assalto di Turchia allo Istro intorno / dove habitato è dal popolo Valacco*").

That the world is a sphere was known since Aristotle, but the Italian readers of Ptolemy knew a good deal more than him about the topography of the south and east. The 15th century was particularly fruitful for cartographers, and the worldview of the humanists included then a better mapped Balkan Peninsula. Among the authors taken into account are Flavio Biondo, Pope Pius II, one of the latter's advisers, the Veneto-Cretan Lauro Quirini, and Filippo Buonaccorsi (Callimachus), a Tuscan scholar who had become, at the court of Poland, an enthusiast for the recovery of Constantinople.

The geographical information about Bulgaria and its inhabitants profited also from the perspective of travelers. One such relation is the story told by Angiolello, who had experienced the Ottoman captivity for fifteen years, another is the report of the Venetian *bailo* Marino Cavalli, whose companion Nicolò Michiel also left his own account of their journey of 1558. Mrs. Danova has found a manuscript of the Jesuit Giulio Mancinelli describing his itinerary along the western coast of the